

MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AÎNÉ.

MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE,

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

D'ANNE D'AUTRICHE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME DIXIÈME.



PARIS,

COLNET, LIBR., QUAI MALAQUAIS, N^o 9;

PILLET AÎNÉ, RUE CHRISTINE, N^o 5.

1822.

MÉMOIRES

DE

M^{ME} DE MOTTEVILLE.

ANNÉE 1658.

APRÈS l'heureuse guérison du roi, la cour revint à Compiègne, où leurs majestés reçurent les premières marques de la joie publique : ils n'y tardèrent guère, parce que le roi avoit dessein de se montrer à son peuple, et de là s'en aller à Fontainebleau. Il ne parut point changé de sa maladie : aussitôt qu'il eut pris l'air, les forces lui revinrent; et quand il arriva à Paris, moi-même, qui ne l'avois point vu malade et qui n'avois point été du voyage, je le trouvai aussi gras et d'aussi bonne mine qu'à l'ordinaire. Il reçut avec plaisir

et quelques marques de bonne volonté ceux qui avoient jeté des larmes pour lui. Comme j'avois été de ce nombre , et qu'il l'avoit su , il me fit l'honneur de m'en remercier de la meilleure grâce du monde. Le roi étoit sérieux, grave et fort aimable : sa grandeur, jointe à ses grandes qualités, imprimoit le respect dans l'ame de ceux qui l'approchoient. Il parloit peu et bien , ses paroles avoient une grande force pour inspirer dans les cœurs et l'amour et la crainte , selon qu'elles étoient ou douces ou sévères.

Le cardinal Mazarin demeura sur la frontière pour finir le siège de Gravelines, qu'il avoit fait attaquer par le maréchal de la Ferté : cette place fut en effet si bien attaquée, qu'elle se rendit au roi le 30 août. Après cette expédition, le ministre revint trouver le roi et la reine à Fontainebleau, environ quinze jours après leur arrivée.

Le duc de Modène, qui commandoit l'armée du roi en Italie, et qui avoit le duc de Navailles pour lieutenant général, prit en même temps Mortare, qui se rendit le 25 août : les nouvelles en arrivèrent au ministre lors-

qu'il passa par Paris victorieux de Gravelines.

Ceux qui aimoient la justice , et les serviteurs particuliers de la reine d'Angleterre , reçurent alors une agréable nouvelle pendant le séjour du roi à Fontainebleau , qui fut celle de la mort de Cromwel. Le ministre néanmoins en parut fâché , et même il sembla qu'il n'approuvoit pas la joie publique ; mais je suis bien aise de remarquer en cet endroit , par la réponse que cette princesse fit alors à la lettre que je me donnai l'honneur de lui écrire sur ce sujet , avec quelle modération elle apprit que Dieu l'avoit vengée de ce cruel ennemi.

COPIE DE LA LETTRE

DE HENRIETTE-MARIE, REINE D'ANGLETERRE,

écrite de sa propre main

A MADAME DE MOTTEVILLE,

le mercredi 18 septembre 1658.

« Vous pourriez m'accuser avec raison de peu de sentiment des témoignages que me rendent mes amis de leur amitié, si je ne vous disois que je n'ai reçu votre lettre que ce matin, quoiqu'elle soit datée de dimanche. En vérité j'ai songé que vous recevriez de la joie de la mort de ce scélerat : et je vous dirai que je ne sais si c'est que mon cœur est si enveloppé de mélancolie, qu'il est incapable d'en recevoir, ou que je ne vois pas encore de grands avantages qui nous en peuvent arriver, mais je n'en ai pas senti une fort grande, et la plus grande que j'aie, est de voir celle de tous mes amis. Je vous prie de bien remercier madame du Plessis et mademoiselle de Bellenave : je voudrois bien avoir

fait la quatrième de votre compagnie pour me réjouir avec vous. Je voudrois vous dire bien des amitiés; mais en vérité elles sont dans mon cœur plus que je ne puis les exprimer, et mes actions vous le feront voir en toutes occasions. Je vous conjure de le croire, ou vous me faites grand tort; car je suis au fond de mon ame de vos amies. »

Le ministre eut aussi alors la joie de voir madame la princesse de Conti, sa nièce, qui venoit d'accoucher d'un prince du saug, qui mettoit un de ses neveux dans le nombre des héritiers de la couronne. La mort de cet enfant, qui ne vécut que peu de jours, obligea M. le cardinal d'aller à Paris visiter cette princesse; et comme il étoit persuadé que l'air de Fontainebleau ne lui étoit pas bon, il envoya supplier le roi de faire une petite course à Paris, afin de lui pouvoir communiquer quelques affaires. Le roi y alla, et ne coucha qu'une nuit au bois de Vincennes; puis étant revenu trouver la reine, il la persuada de s'en revenir à Paris, et par conséquent toute la cour y arriva le 23 de septembre 1658.

Comme le parlement étoit depuis deux ans sans premier président, le cardinal, pour faire une action d'éclat qui pût établir sa réputation dans l'opinion des hommes, et faire voir qu'il savoit connoître et récompenser la vertu et le mérite, voulut mettre à la tête de ce grand corps un chef qui eût l'approbation des gens de bien. Pour cet effet il jeta les yeux sur Lamoignon, maître des requêtes, qu'il ne connoissoit que par l'estime universelle que jusqu'alors il avoit acquise dans le public par son habileté et son intégrité. Le procureur général, Fouquet, surintendant des finances, qui fut un des premiers qui le lui proposèrent, ne se servit en effet que des grandes qualités de Lamoignon pour persuader le cardinal Mazarin de le nommer, en le flattant de l'honneur qu'il auroit d'avoir fait ce choix par le seul motif du bien public. Il en reçut aussi des louanges de tout le monde; et la reine, surtout, qui savoit que l'intérêt n'y avoit eu aucune part, en faisant goûter à ce ministre par son approbation les prémices de la récompense dont une bonne action doit être suivie, lui devoit en même temps faire re-

gretter d'avoir tant négligé par le passé les occasions de se procurer à lui-même la jouissance d'un si grand bien.

Le roi, depuis l'inclination qu'il avoit eue pour mademoiselle de la Motte, étoit demeuré demi-enchanté dans un reste d'inclination qu'il avoit toujours conservé pour la comtesse de Soissons, se divertissant néanmoins par occasion avec les autres nièces qui étoient demeurées au Louvre; mais il se fatigua d'aller à l'hôtel de Soissons si souvent, ou plutôt son cœur se lassa de n'être pas assez occupé. Pendant le séjour que l'on fit à Fontainebleau, il parut s'attacher davantage à mademoiselle de Mancini : il parloit à elle avec application, et malgré sa laideur, qui dans ce temps-là étoit excessive, il ne laissa pas de se plaire dans sa conversation. Cette fille étoit hardie et avoit de l'esprit, mais un esprit rude et emporté. Sa passion en corrigea la rudesse, et son emportement servit à lui montrer qu'elle n'y étoit pas insensible. Le roi s'en aperçut, et cette reconnoissance dans le commerce particulier que la puissance de l'oncle l'obligeoit d'avoir avec ses nièces, l'ex-

posoit à une aventure qui fut d'autant plus belle pour mademoiselle de Mancini , que se trouvant fort touchée du désir de plaire au plus grand et au plus aimable roi du monde , elle eut la satisfaction d'avoir réussi dans son dessein , et de rencontrer dans la tendresse de ce prince de quoi payer ses empressements et la facilité qu'elle eut à l'aimer trop , quoique ce trop ne fût pas tout-à-fait sans bornes ; car on a toujours cru que cette passion , quoique violente , avoit été accompagnée de tant de sagesse , ou plutôt de tant d'ambition , qu'elle s'y étoit engagée sans crainte d'elle-même , étant assurée de la vertu du roi , et si elle en doutoit , ce doute ne lui faisoit pas de peur : elle voyoit que l'amitié qu'il avoit eue pour la comtesse de Soissons , bien loin de lui avoir fait tort , lui avoit procuré un grand établissement. Une pareille aventure lui sembloit être le moyen qu'elle en pût espérer : c'est pourquoi rien ne lui en pouvoit déplaire. Ses sentiments passionnés et ce qu'elle avoit d'esprit , quoique mal tourné , supplèrent à ce qui lui manquoit du côté de la beauté : il n'y a point de plus forte chaîne pour lier une belle

ame que celle de se sentir aimée. Elle sut si bien persuader au roi qu'elle l'aimoit, qu'il ne put s'empêcher de l'aimer, et il est aisé de concevoir que des deux côtés leur amitié devint aussi forte qu'elle étoit sensible. Les effets en furent grands ; mais ils auroient peut-être été plus extraordinaires, sans la sage conduite de la reine, à qui Dieu donna des forces pour résister à ce qu'on dit être le plus fort dans le monde, et sans la modération du cardinal, qui ne put jamais être assez loué sur ce sujet.

Pendant que le roi s'engageoit insensiblement à une violente passion, toute l'Europe regardoit de quel côté il se tourneroit pour choisir une femme ; et toutes les princesses qui pouvoient aspirer à cet honneur étoient attentives à l'événement de cette élection.

Il y avoit long-temps que la duchesse de Savoie pressoit le ministre de se déclarer sur le mariage du roi et de la princesse Marguerite, sa fille. Cette princesse étoit aînée de la duchesse de Bavière, que ce duc avoit choisie, par préférence à sa sœur, à cause de sa beauté, et parce que la princesse Marguerite

n'en avoit guère. Le roi, qui avoit toujours dit qu'il vouloit une femme qui fût belle, sembloit néanmoins être réduit à celle-là ; car le ministre, qui ne le vouloit point marier que quand il y seroit forcé, se trouvoit porté, en cas de nécessité, de préférer cette princesse à toutes celles de ce rang. Sa nièce, la comtesse de Soissons, avoit épousé le fils aîné du prince Thomas, oncle du jeune duc de Savoie, et ses enfans étoient les héritiers de ce prince. Les nièces du cardinal Mazarin étant nées pour faire la destinée de tous les princes de l'Europe, il sembloit qu'étant trop sage pour entreprendre d'en mettre une sur le trône, il ne pouvoit s'en approcher davantage qu'en y plaçant la princesse Marguerite, son alliée ; et ce pouvoit être la raison pour laquelle il paroïssoit se laisser plutôt arracher un consentement en sa faveur, qu'en faveur de toutes les autres qui pouvoient y prétendre. Il accorda donc à madame de Savoie, non pas entièrement ce qu'elle demandoit, mais seulement de lui mener le roi. La reine, agissant comme mère, alloit droit à l'avantage du roi son fils : elle avoit toujours passionnément sou-

haitée la paix , et l'infante d'Espagne comme seule digne d'épouser le roi ; mais de la façon qu'elle en parloit , on jugeoit aisément qu'elle le souhaitoit sans en oser espérer l'effet. Jusque-là ce mariage lui avoit paru impossible , à cause que le roi d'Espagne n'avoit point de fils , et que l'infante , sa nièce , étoit héritière de tous ses états ; mais depuis quelque temps il en avoit un , et la reine d'Espagne étoit prête d'accoucher , si bien que ce mariage ne paroissoit plus hors d'état de se pouvoir espérer , quoiqu'il y eût toujours peu d'apparence qu'il se pût faire , à cause des maximes , quasi inébranlables des Espagnols , qui ne veulent rien hasarder. La reine , au défaut de l'infante , auroit mieux aimé la princesse d'Angleterre que nulle autre , parce qu'elle l'aimoit déjà , et que cette jeune princesse paroissoit alors avoir un tel respect pour la reine , qu'il sembloit qu'elle ne la considéroit pas moins que la reine sa mère ; mais le roi , seul en France , ne la trouvoit pas à son gré , ou , pour mieux dire , le ministre n'avoit point d'intérêt qui l'obligeât de pencher de son côté. La reine au contraire avoit accoutumé de dire que , si

elle ne pouvoit avoir sa nièce pour reine , elle souhaitoit celle-là , et que son déplaisir étoit de ce qu'elle n'avoit pas trois ans davantage , afin qu'elle pût plaire au roi , qui paroissoit la négliger , parce qu'elle étoit plus jeune que lui , et qu'il paroissoit vouloir une fille plus faite.

Par l'événement on a vu que dans le fond du cœur du ministre il y avoit un grand désir de faire épouser au roi la princesse de Savoie , et que d'ailleurs , n'ayant pas d'aversion à la paix , il avoit en général une assez sincère intention d'aller au bien de l'état. Il ne doutoit pas que si on pouvoit avoir l'infante pour reine , ce ne fût par sa naissance la plus digne femme que le roi pût avoir. Il connoissoit aussi que la reine ne pouvoit être contente sans elle ; mais en lui montrant , pour la satisfaire , qu'il souhaitoit la même chose , il espéroit sans doute que les difficultés en seroient si grandes , que sans lui déplaire il pourroit parvenir à ses fins. Pour faire parler le roi d'Espagne , il falloit lui montrer publiquement que le roi se vouloit marier ailleurs. Ainsi le dessein du cardinal fut de faire le voyage de Lyon pour